

# LIVRE PREMIER

*1941*



*Le sénateur Robert Follette parlait souvent de Grover T. Coyne comme du plus grand criminel de son époque. Théodore Roosevelt faisait-il allusion aux « mal-fauteurs richissimes », sa remarque visait Grover Coyne. Le nom de Coyne, dans l'esprit de la plupart des gens, a toujours été synonyme de richesse colossale doublée d'une absence totale de pitié.*

*Grover Coyne, par Horace Soess*

### *L'ARMÉE ALLEMANDE ENVAHIT LA POLOGNE*

*New York Times, 1<sup>er</sup> septembre 1939*

*Les pertes occasionnées par le raid de la nuit dernière sont effrayantes. Dans chaque quartier ou presque, des immeubles ont été détruits. Pourtant, aujourd'hui, les Londoniens mettent leur point d'honneur à paraître gais, les femmes arborent leurs plus élégants chapeaux printaniers, les hommes leurs cravates les plus chatoyantes.*

*Edward R. Murrow :  
Ici Londres, 28 avril 1941*

*Ce matin de bonne heure, un intrus a tiré sur Chilton Wace, un employé de chez Roth, 20098 Long Beach Boulevard à Long Beach, qui a été transporté à l'hôpital Saint-Joseph dans un état grave.*

*Los Angeles Times,  
19 mai 1941*



# 1

Marylin Wace se pencha vers le miroir de l'armoire à pharmacie. Le coin inférieur gauche avait disparu, mais c'était le seul miroir de la maison qui fût assez grand. Elle s'appliquait à rectifier la courbe de ses sourcils avec une vieille pince à épiler quand des coups violents ébranlèrent la porte.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu campes là-dedans ? cria sa sœur Rose.

Imperturbable, Marylin poursuivit son épilation. Les coups redoublèrent.

— Je vais être en retard et ça sera par ta faute !

— J'en ai pour une seconde, dit Marylin, scrutant son reflet pour s'assurer que la ligne de ses sourcils était parfaite.

Ce visage dans le miroir, avec la fossette au menton, les cheveux bruns dessinant un V sur le front, le nez délicat, la peau claire, avait un charme certain. À quatre mois de son dix-septième anniversaire, Marylin Wace aurait paru simplement jolie, d'une joliesse de poupée de porcelaine, n'étaient ses yeux, d'un bleu-vert profond, qui faisaient d'elle une beauté remarquable.

Passant la langue sur ses lèvres colorées de rose abricot, elle eut un sourire dénué de narcissisme. Elle n'avait aucune des vanités de l'adolescence. Sa beauté n'était qu'un moyen de se faire admettre dans chaque nouvelle école. En effet, avec la crise, les Wace avaient

déménagé au moins trois fois par an, chaque fois à vrai dire que la femme de Chilton Wace le poussait, avec son accent chantant de Georgie, à chercher un travail « un tantinet plus digne de ses capacités ». Soucieux de sa santé et peu contrariant de nature, cet homme, au large front aristocratique et aux traits bien dessinés, laissait à son énergique petite épouse la responsabilité de toutes les décisions.

Les Wace vivaient à Long Beach, en Californie, depuis près de cinq mois. Marylin, grâce à sa beauté et à son charme, avait été adoptée par la bande chic du lycée Jordan.

Elle lissa ses sourcils d'un index humide. Complexée par sa petite taille – un mètre cinquante-deux à peine –, elle se tint aussi droite que possible en sortant de la salle de bains. Rose fit une révérence moqueuse.

— Plus ravissante que Garbo, dit-elle, puis, avec un large sourire : ça valait la peine d'attendre.

— Oh ! toi alors, dit Marylin, en ébouriffant les cheveux cuivrés de sa sœur.

Rose avait douze ans, et gardait des rondeurs enfantines (son père l'appelait affectueusement Bouboule). Son grand sourire, ses yeux arrondis et son nez retroussé faisaient penser à un ours en peluche. Elle se jugeait victime d'une triple malédiction : son poids, ses taches de rousseur, et ses boucles rebelles à toute brosse.

— Papa n'est pas rentré, dit-elle avec inquiétude.

— Je sais. Cet inventaire dure vraiment plus longtemps qu'il ne pensait.

La même inquiétude se reflétait dans les yeux de Marylin. Chilton Wace travaillait au magasin de vêtements pour hommes Roth, sur le Long Beach Boulevard, et, comme il était le seul employé à temps complet, M. Roth l'avait désigné pour faire l'inventaire dans la réserve où, sur les étagères de bois blanc,

s'empilaient les bleus de travail et les chemises de sport grandes carrures, de couleurs vives, qui plaisaient aux dockers et aux ouvriers du pétrole, nombreux dans cette ville portuaire.

— C'est de l'esclavage, ni plus ni moins. Papa a vraiment trop bon caractère, dit Rose.

La porte de la salle de bains se referma sur elle.

Le vestibule de la maison avait été fermé par des planches pour servir de chambre. La lumière crue du matin entraît par la porte vitrée dans cette pièce sans fenêtre, où traînait une odeur de pétrole venue de la forêt de derricks environnante. Marylin allait et venait dans le réduit, faisant son lit et celui de Rose, des petits lits de fer défoncés. Elle fredonnait en sourdine « Au sud de la frontière », que sa mère, à côté, chantait à tue-tête.

Une pièce unique à l'avant de la maison servait de salle à manger, de salon, de chambre à coucher et de cuisine.

Nola Wace faisait sauter des crêpes sur un antique fourneau haut sur pattes. Sa peau avait cette texture terne et grêlée qui est la conséquence des acnés mal soignées. Ses traits n'étaient pas assez fins pour compenser ce défaut, et on l'aurait rangée dans la catégorie des femmes dénuées de charme si la vivacité de ses petits yeux marron n'avait éclairé un visage expressif, plein de curiosité et de vie. L'existence nomade de Nola n'avait émoussé ni l'enthousiasme de sa jeunesse, ni son sens de l'humour.

Ses fins cheveux châtain étaient entortillés dans des papillotes en papier journal, et un torchon découpé dans un sac de farine lui servait de tablier, protégeant son kimono.

— Bonjour, maman, dit Marylin en embrassant sa mère.

Sans retirer la cigarette pendue à ses lèvres, Nola sourit à cette magnifique créature qui, contre toute attente, était sortie de son ventre.

— Ce corsage te va vraiment bien, dit-elle. Je pense qu'il n'a jamais fait autant d'effet sur tante Lucie !

Marylin eut un sourire forcé. S'il y avait une chose qu'elle n'aimait pas chez sa mère, c'était cette manière de considérer comme normal que la famille utilisât des vêtements déjà portés.

— Tiens, dit sa mère, en faisant glisser trois larges crêpes sur une assiette.

La table n'était pas mise : Nola tenait la maison avec négligence et bonne humeur. Chez les Wace, on prenait ses repas n'importe quand et où bon vous semblait.

Marylin, en ce matin de printemps, se percha sur le rebord de la fenêtre et, tout en mangeant, laissa son regard suivre la pente qui menait au port. De hauts derricks noircis dominaient les petites maisons délabrées entourées de jardins à l'abandon. Marylin pencha la tête pour voir une baraque de planches grises où, toute la nuit, des hommes entraient et sortaient au rythme syncopé d'un piano. Nola, les lèvres pincées, avait défendu à ses filles de passer par là et Marylin en avait conclu que c'était un endroit mal famé. Bien entendu, elle cherchait perpétuellement à apercevoir les trois femmes aux tenues voyantes qui habitaient là. Chaque fois qu'elle y parvenait, elle se sentait coupable : elle avait désobéi à sa mère ; bien qu'elle n'eût pas hérité du caractère timoré de son père, c'était une enfant soumise. Sa docilité était d'ailleurs la seule façon de répondre à l'adoration sans bornes de Nola.

— Tu retournes au Club-théâtre cet après-midi ?  
Marylin rougit et se détourna vivement.

— Nous répétons *L'Animal masculin*.



— Je parie que c'est toi la meilleure petite actrice.  
— Loin de là, maman, soupira Marilyn.  
— Tu devrais avoir davantage confiance en toi, dit Nola en riant, sinon tu ne réussiras jamais à Hollywood.

Admiratrice inconditionnelle de tout ce qui touchait de près ou de loin à l'écran, Nola lisait et relisait sans cesse sa pile de revues de cinéma toutes déchirées. Elle parlait de Claudette, de Joan, de Clark, de Tyrone et d'Errol comme s'il s'était agi de membres de la famille. Chaque fois qu'il y avait un peu de menue monnaie à dépenser, elle emmenait les deux gamines aux doubles séances du samedi. Et elle ne plaisantait qu'à demi quand elle taquinait sa fille aînée, son enfant chérie, sur ses possibilités de devenir une star.

— Le Club-théâtre est une bonne manière de rencontrer des gens, c'est tout, dit Marilyn, en trempant un petit morceau de crêpe dans du sirop.

— Tu pourras utiliser tout ce que tu as appris quand tu auras été engagée.

Les aspirations de Marilyn n'avaient rien à voir avec la gloire cinématographique. Plus prosaïquement, elle rêvait de tomber amoureuse, de se marier, d'avoir des enfants.

— Oh ! maman, arrête de te moquer de moi. Tu sais bien que je ne suis pas douée.

— Comment ? Au dernier Noël, à San Pedro, c'est toi qui as eu le plus de rappels.

— Maman, c'était une pièce de lycée, et...

— Madame Wace ?

La mère et la fille se retournèrent. Derrière le grillage rouillé de la porte se tenait un grand garçon dégingandé. Marilyn le reconnut : il travaillait à mi-temps avec son père chez Roth. Il s'appelait Jimmy Brockway, et il était avec elle en seconde au lycée de

Long Beach. Quand ils se croisaient dans le couloir, il lui arrivait de bredouiller un bonjour.

— Oui, c'est moi, dit Nola.

— Je m'appelle Jimmy Brockway, je travaille chez Roth...

Sa voix se perdit dans un gargouillement pitoyable, comme si deux mains lui avaient serré la gorge.

— Oui ? dit Nola d'un ton encourageant.

— Je balaie avant d'aller au lycée... Ce matin, quand je suis arrivé...

Sa voix s'éteignit de nouveau. Les papillotes de Nola s'inclinèrent bizarrement.

— Je suppose que vous avez vu M. Wace, alors ?

— Euh... Je ferais peut-être mieux d'entrer.

Nola, d'habitude si prompte et si sûre de ses gestes, ne bougea pas, si bien que Marilyn posa son assiette et alla défaire le crochet qui retenait la porte grillagée.

À sa vue, la pomme d'Adam du garçon se mit à monter et à descendre ; puis il se détourna, et portant son attention sur le lit à deux places qui n'était défait que d'un côté il marmonna :

— Euh... il y a eu un problème là-bas. M. Roth m'a envoyé vous dire...

Nola et Marilyn continuaient à le regarder fixement.

— M. Wace..., il... euh...

— Continue..., murmura Marilyn.

— Il est à l'hôpital, lâcha le jeune homme.

Marilyn retint sa respiration. Nola poussa un grand cri.

— Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qu'il a ? demanda Marilyn d'une voix étranglée.

Son père se plaignait entre autres choses de douleurs dans la poitrine.

— Je ne sais pas. M. Roth m'a simplement demandé de dire à Mme Wace d'aller à Saint-Joseph.

— Oui, l'hôpital, murmura Nola, livide.

— Je vous emmène. J'ai une voiture.

Nola arracha son tablier, passa un gilet, le gilet maron que la cousine Thela avait envoyé déjà troué aux deux coudes, et se précipita dehors, dans la lumière trop brillante du matin.

— Ma sœur, cria Marylin, il faut que j'emmène ma sœur.

Elle cogna à la porte de la salle de bains.

— Rose, Rose !

— Tu as pris tout ton temps, maintenant laisse-moi...

— Ouvre ! c'est papa... il est à l'hôpital.

Rose apparut, les lèvres presque aussi blanches que le bicarbonate de soude que toute la famille utilisait comme dentifrice. Si Marylin était la préférée de Nola, Rose était la chouchoute de son père.

Nola et Marylin montèrent à l'avant de la guimbarde, une vieille Onyx, et Rose fit le voyage dans le spider. À part ce détail, aucune des trois femmes ne garda de souvenir précis du court trajet jusqu'à Saint-Joseph.

L'Onyx s'arrêta en vibrant de toutes ses tôles devant la vierge en stuc de l'hôpital. Rose dégringola du spider et gravit en courant les marches devant sa mère et Marylin.

Dans le hall désert, elle s'arrêta à quelques pas de la réception, où une infirmière, une blonde décolorée, au visage desséché, poursuivait la lecture de son *Saturday Evening Post* sans prêter attention aux nouvelles arrivantes.

La figure de Nola paraissait toute rétrécie au milieu de ses papillotes qui la faisaient ressembler à une Gorgone. Elle, si volubile en toutes circonstances, s'approcha du bureau en silence. Ce fut Marylin qui dit de sa petite voix douce :

— Nous cherchons M. Wace, on l'a amené ici ce matin. Savez-vous ce qu'il a ?

— Weiss ?

— W-a-c-e, épela Rose.

L'infirmière promena lentement son crayon le long d'une liste de noms.

— W-a-... recommença Rose.

— Je ne suis pas sourde, mon petit, répliqua l'infirmière.

Nola toussota :

— C'est son cœur ?

L'infirmière rouvrit son journal et dit :

— Suivez le couloir de gauche jusqu'au bout, puis tournez à droite. Vous verrez des portes avec une inscription.

Marylin et Nola se prirent la main et suivirent Rose, qui courait devant.

Sur chacune des doubles portes on avait peint :

SERVICE DES URGENCES

DÉFENSE D'ENTRER

POUR TOUT RENSEIGNEMENT, SONNER.

— Urgences, murmura Nola. Urgences ?

Une banquette au siège de moleskine était poussée contre le mur, et elle s'y effondra comme si ses jambes refusaient de la porter. La main sur la bouche, elle regarda Marylin appuyer sur le bouton. Une brève sonnerie métallique retentit.

La mère et les deux filles fixaient la porte avec espoir. De l'autre côté provenaient toujours des sons lointains, bruits de voix, roulements de chariots. Personne ne se montra. Rose pressa de nouveau sur la sonnette. Après un laps de temps qui leur parut interminable, les deux portes s'ouvrirent avec fracas pour laisser passer une infirmière courtaude.

— Mais où est-ce que vous vous croyez ? aboyait-elle.

— Nous sommes les Wace, dit Rose.

— La famille de M. Chilton Wace, ajouta poliment Marylin.

— Ce n'est pas la peine de faire un tel raffut. (L'infirmière fusillait Rose du regard.) Dès qu'il y aura du nouveau, on vous le dira.

— Mais nous ne savons pas ce qu'a mon mari, dit Nola d'une voix étrangement humble. Que lui est-il arrivé ?

L'infirmière la fixa. Elle vit le vieux kimono, le gilet douteux, les papillotes. Puis elle se tourna avec mépris vers Rose qui n'avait pas eu le temps de mettre des chaussures, et dont les cheveux bouclés étaient tout

emmêlés après le trajet dans le spider. Son regard glissa sur Marilyn, descendit jusqu'à ses souliers à talons plats, impeccablement cirés, mais qui avaient été achetés en solde pour un dollar parce qu'ils étaient éraflés.

— C'est au chirurgien de vous le dire, répondit-elle froidement.

— Le chirurgien ? demanda Marilyn. Mais je pensais... Ce n'est pas une crise cardiaque ?

L'infirmière battit en retraite par la porte de gauche. Avant que celle-ci ait eu le temps de se refermer, Rose aperçut un couloir désert et un brancard. Elle ouvrit la bouche et se mit à hurler.

L'infirmière réapparut.

— Arrêtez ce vacarme, siffla-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il a, mon papa ? cria Rose sans baisser le ton.

— Dis donc, petite malheureuse, tu ne sais pas que tu es dans un hôpital ?

— Où est mon papa ? glapit Rose.

— Il est dans la salle d'opération. (L'infirmière avait un regard méchant). Il a reçu une balle dans la poitrine. Le docteur est en train d'essayer de l'extraire, et je ne serais pas étonnée que tout ce tapage fasse trembler sa main.

Les cris de Rose s'arrêtèrent net. Nola demanda d'une voix sans timbre :

— Un coup de feu ?

— Il a dû y avoir un cambriolage, dit Marilyn faiblement, tu ne crois pas, Rose ?

Mais Rose était incapable de répondre. Elle se mordait la lèvre inférieure pour contenir ses sanglots.

— Il s'en sortira, maman, il s'en sortira, dit Marilyn, les joues striées de larmes.

Toute la matinée elles restèrent assises sur la banquette dure et froide. Nola ne lâchait pas la main

de Marylin. La petite fille avait la sensation que son estomac la lâchait, comme sur une balançoire. Papa, oh papa, tu dois guérir, tu le dois ! Ses bras couverts de taches de rousseur la démangeaient affreusement. Elle se gratta. Nola la réprimanda d'une voix qui sonnait faux :

— Rose, tu n'es pas un singe.

L'aiguille de la grosse horloge au-dessus de la porte poursuivait lentement sa course. Elle marquait 11 h 48 lorsque la porte s'ouvrit, et la même infirmière pataude réapparut. Les Wace se levèrent d'un bond.

— Le Dr Winfield m'a priée de vous dire que M. Wace n'a repris conscience à aucun moment, dit-elle d'une voix dépourvue d'expression. Il est décédé il y a quelques minutes.

Nola s'effondra dans les bras de Marylin. Rose se jeta sur la banquette. Ses sanglots s'arrêtèrent bien-tôt ; elle tremblait, en proie à un froid plus intense que tout ce qu'elle avait connu jusqu'alors. Papa, oh papa, comment as-tu pu me laisser aussi seule, et pour toujours ?

M. Roth vint dans l'après-midi. Il pleura en leur racontant le peu qu'il savait. Il avait cessé de travailler vers minuit, laissant Chilton finir de compter les salopettes Levi's.

— C'est l'article qui se vend le plus, expliqua-t-il, nous réassortissons généralement toutes les tailles.

Le matin il était revenu, avait trouvé le magasin saccagé et son employé sans connaissance, gisant dans son sang sur une pile de vêtements de travail. Il s'excusa de n'être pas venu plus tôt : il avait été retenu au commissariat de police.

— Je vais me renseigner pour vous au sujet de l'indemnité, promit-il en les quittant.

Le vendredi il revint avec les formulaires. Les Wace toucheraient 500 dollars en espèces, et 50 dollars par mois – 25 pour la veuve et 12,50 pour chaque enfant jusqu'à l'âge de dix-huit ans.

Après le départ de M. Roth, Nola alluma une Camel, les mains tremblantes.

— 500 dollars – c'est plus d'argent que je n'en ai jamais vu. Pourtant je pense que ça couvrira tout juste ce que nous devons à l'hôpital et à la morgue. (Sa voix flancha sur le dernier mot mais elle reprit résolument :) Ces 50 dollars par mois représentent la moitié de ce que votre papa gagnait, et nous ne roulions pas sur l'or.

— Et Greenward ? demanda Marylin. Est-ce que nous y retournerons ?

— Y retourner ? demanda Rose avec impatience. Mais, je n'y suis jamais allée. Et toi non plus.

— C'est là que vit votre famille, dit Nola en exhalant un nuage de fumée.

— Chouette, allons-y, comme cela nous pourrions les remercier de vive voix quand ils nous feront don de leurs vieilles loques puantes.

— Seigneur, je déteste tellement ces vieux habits... soupira Nola.

Ses deux filles se retournèrent vers elle avec surprise.

— Première nouvelle ! dit Rose.

— Que voulais-tu que je fasse, petite maligne ? Je ne pouvais pas montrer à votre père combien je détestais ces vieilles choses. Il avait déjà assez honte de ne pas être millionnaire !

Rose étouffa un sanglot et Nola lui tendit un mouchoir.

— Nous n'irons pas à Greenward avant d'avoir fait fortune.

— Maman, nous n'avons jamais été aussi pauvres, soupira Marylin.



— Nous ne devons pas laisser croire à la famille que votre père ne prenait pas bien soin de nous. Je ne veux pas qu'on puisse dire : « Pauvre Chilton, il a laissé sa famille dans le besoin. »

— Qu'allons-nous faire ? demanda Marylin.

— On pourrait peut-être jouer aux courses ? suggéra Rose.

— Je vais y réfléchir, dit Nola.